

Le révérend M. McMahon.—Voyant que mes adversaires sont absolument incapables de se tirer de la difficulté dans laquelle ils se trouvent par leurs argumens, ou plutôt par le défaut de leur règle de foi, et qu'ils en sont réduits à substituer l'injure au raisonnement, je prendrai la liberté de faire encore une remarque sur quelques conséquences rigoureuses de cette règle. Ces conséquences sont bien propres à faire sentir à tout catholique la nullité pratique de la règle protestante.

Puisque la Bible seule est, selon vous, monsieur, l'unique règle de foi que Jésus-Christ ait établie, dites-moi ce qui peut justifier, aux yeux de Dieu, des hommes et de la raison les *prédications* que vous faites. Si la Bible seule, interprétée par chacun, est la règle chrétienne de foi, comme vous nous l'avez tant de fois répété, vous devriez, pour être conséquent et honnête, discontinuer vos prédications, et ne plus interpréter la Bible que pour vous-même. Car c'est la Bible seule, et non la Bible et le prédicateur, qui est, selon vous, la règle que les chrétiens sont obligés de suivre.

Si la Bible seule est l'unique règle qu'il faille suivre, les Apôtres ont eu tort de composer ce vénérable symbole de foi qui porte leur nom ; et nous devons travailler à effacer de notre mémoire cette profession de foi, que nous tous avons apprise dès le berceau. Les symboles de Nicée et de Saint Athanase, les 39 articles, le livre des Homélies, le livre des prières communes (Book of common prayer), tous les tracts, les commentaires, les catéchismes, tout ce qui a été écrit pour l'instruction religieuse du genre humain devrait à l'instant être condamné à l'oubli. M. Morelle nous dit que la Bible seule, et non la Bible et les symboles, non la Bible et les 39 articles, non la Bible et les Homélies, mais la Bible, rien que la Bible, est la règle unique et complète de foi, instituée par le Sauveur pour diriger et instruire le genre humain dans la connaissance et la pratique des vérités et des vertus nécessaires au salut !

J'en appelle à vous-même, monsieur, ces conséquences ne choquent-elles pas les sentimens et le sens commun de tous les vrais chrétiens ? Aussi sont-elles de nature à nous donner de forts et de légitimes soupçons que le principe d'où elles découlent est dénué de tout fondement, de toute sûreté, et propre uniquement à renverser toute religion révélée.

M. Morelle dit : Nous nous appuyons, pour admettre ces symboles, sur ce que qu'ils sont fondés évidemment sur la parole de Dieu, et peuvent se prouver aisément par des textes très-clairs.

Le révérend M. McMahon. Si, comme vous le dites, les différents articles mentionnés dans le symbole sont évidemment contenus dans la bible, et peuvent si facilement se prouver par des passages très-clairs et très-forts de cette même bible, les Apôtres, Saint Athanase, et les Pères de Nicée, n'eurent-ils pas grand tort de faire à pure perte, de si longs voyages pour dresser ces symboles et ces professions de foi ? Bien plus, si votre règle de foi est bonne, si le Sauveur ne nous a laissé que la bible pour nous guider, n'est-ce pas un crime d'y ajouter des symboles, et d'encombrer, d'expositions superflues, des articles, selon vous, si clairement révélés dans la bible, que l'on peut les y lire même en courant ? N'est-ce pas un attentat sacrilège contre votre règle de foi, que de chercher à imposer des Symboles au monde Chrétien ? N'est-ce pas violer ouvertement la règle que Jésus-Christ a laissée à ses disciples ? Et vous, M. Morelle, ainsi que vos confrères, vous qui soutenez que la bible seule est l'unique et véritable règle de foi, n'agissez-vous point avec la dernière inconséquence, (pour me servir de l'expression la plus douce) en cherchant à faire recevoir, à tout le monde, vos *traités* et *brochures* de toute espèce, en abasourdissant le prochain de vos *criaileries* religieuses ? Cette inconséquence n'est-elle pas une preuve manifeste que vous-même vous n'avez aucune confiance quelconque dans votre règle de foi.

(à continuer.)

BULLETIN.

Nouvelles d'Europe.—La St. Jean-Baptiste à Québec.—La grippe.—Scission de l'Eglise presbytérienne.

Les nouvelles apportées par l'*Hibernia* ne sont pas différentes de celles que nous avons reçues par le *Great Western*. L'agitation en Irlande continuait plus vive et plus universelle ; on y concentrait des troupes ; on prenait toutes les mesures qui ont coutume de précéder de grands dangers. Tous ces préparatifs, tout ce fracas d'armes et de soldats semblaient amuser beaucoup O'Connell, qui en prenait occasion d'accuser ses ennemis de pusillanimité et de folie, vu qu'ils envoyaient combattre des ennemis imaginaires. Et après les avoir accablés de ridicule et de quolibets, dans le goût de ses auditeurs, il les livrait aux risées de la foule. La tactique d'O'Connell est d'une habileté sans pareille. Qu'il y ait demain une révolution générale en Irlande, et qu'on le traduise en jugement : on ne pourra légalement formuler une seule accusation véritable, juste, constitutionnelle contre lui : il se tient lui et ses Irlandais dans une stricte légalité ; et si une prise d'armes a lieu, il aura le droit de mettre le ministère en accusation. Le *bill des armes* a soulevé en Irlande une vive irritation, et des débats très-intéressans au parlement. O'Connell est attentif à toutes les fautes de ses adversaires, qu'il exploite avec un rare bonheur. C'est sans contredit l'homme le plus grand et le plus éton-

nant de son siècle. Tous les regards sont arrêtés sur lui et sur son peuple, nous disons *son peuple*, par respect pour le mot propre, car l'Irlande est bien plus à O'Connell qu'au gouvernement anglais. Il la tient dans sa main : dès qu'il voudra l'ouvrir elle ira à sa voix vaincre ou mourir. Wellington et R. Peel ne sont pas d'accords sur les moyens de pacifier l'Irlande : le vieux duc veut des mesures de rigueur ; l'honorable baronnet ne veut pas en entendre parler et ses moyens sont tous de douceur et de conciliation. Dans la disposition actuelle des esprits en Angleterre, le premier aurait plus de partisans que le second, et on a déjà dit que sir R. Peel serait forcé à la retraite. En attendant la cause du rappel fait de nouveaux progrès. Et si O'Connell est assez fort et assez habile pour ne pas laisser l'agitation se fourvoyer dans des actes inconstitutionnels : s'il peut la faire triompher telle qu'il nous la montre et qu'il le dit ; il sera le plus grand homme du monde. Dieu lui soit en aide !

A la fin de la séance de la chambre des communes du 31 mai. Sir R. Peel a déclaré que la nouvelle de l'occupation des Iles Sandwich par l'Angleterre n'avait aucun fondement. Le *Courrier des Etats-Unis* nous a donné une relation détaillée de cette occupation par G. Paulet ; et si ces détails sont vrais, comme ils le paraissent, nous nous réjouissons pour l'honneur de l'Angleterre et de son ministère qu'ils n'aient pas sanctionné une pareille violation du droit des gens. Ce n'est pas là une conquête, que rien du reste n'autorise ; mais tout simplement une infâme spoliation du plus fort sur le plus faible. A présent que sir R. Peel en comprend les conséquences, et croit devoir protester contre ce qu'il regarde à bon droit comme une accusation, nous pouvons à notre tour penser et parler comme lui.

A la nouvelle de l'occupation des Iles Sandwich par l'Angleterre, les deux ambassadeurs de ces Iles à Paris ont protesté dans les journaux contre cet acte de G. Paulet ; pour la raison que ces Iles étant civilisées et chrétiennes, elles ne pouvaient être soumises à une prise de possession que dans le cas d'une guerre et d'une conquête ; et surtout pour la raison plus puissante que l'Angleterre en avait reconnu l'indépendance le 1er avril dernier.

Odillon Barrot, le chef de l'extrême gauche, à la chambre des députés, a fait un discours, à l'occasion de la colonisation des Iles Marquises et de la Société, où il a professé les plus nobles sentimens en faveur du catholicisme. Il regarde la France comme obligée de propager les idées catholiques : ne pas envoyer de missionnaires catholiques, ne pas les protéger, ne pas faire une propagande catholique, ce serait pour la France répudier son passé. Nous savons que l'orateur n'était mu en parlant ainsi, que par un sentiment politique et national. Mais ces généreuses paroles sont d'un grand poids dans la bouche d'un tel homme et on doit lui en savoir gré ; car il n'y a que quelques années elles eussent été impossibles, et il avait encore en ce moment bien des préjugés à combattre. C'est presque un événement que ce langage d'Odillon Barrot. Un autre fait à constater c'est que ses paroles, son langage si franc, si libéral, ont été couverts d'applaudissemens. Il n'en eut certainement pas été ainsi il y a dix ans, et encore moins il y a vingt ans. Ces faits de peu d'importance en eux-mêmes sont très-significatifs ; ils prouvent mieux que bien d'autres l'état des esprits à l'égard de la religion. Et quand on pense que chacune des paroles qui tombe de cette tribune est portée d'un bout, non pas de la France, mais du monde à l'autre, on est réjoui de voir des hommes de cette influence, dont tant d'autres attendent l'opinion pour s'y conformer, parler un langage noble et vrai, nous allions dire religieux, et auquel on n'est guère accoutumé.

M. De Lamartine a fait à Mâcon, dont il est député, et dont il a reçu un banquet magnifique, un discours dont tous les journaux ont parlé. C'est en effet un beau discours considéré en détail ; mais l'ensemble est comme tous les discours du célèbre poète ; il y a dans les idées ce vague, ce nébuleux, qui fait qu'on se demande après l'avoir entendu ce que pense, ce que veut M. de Lamartine. L'unité d'idées et d'action manque complètement à l'orateur. Et quand il fit parade de son adhésion *éternelle* à la gauche, il n'y a que quelques mois, personne ne crut pour un instant à ce *pour toujours* qu'il crut devoir répéter plusieurs fois. Aujourd'hui il attaque ce parti comme tous les autres, le loue comme tous les autres ; il est isolé dans son opinion, s'il a une opinion. Si M. de Lamartine pouvait vouloir quelque chose bien explicitement, bien constamment, la puissance de son nom et de son talent rendrait à la France d'immenses services ; mais il perd cette puissance dans l'indéfini de ses idées et de ses sentimens politiques. Il fait sen-